

Karim Haouadeg

Le vin aigre de la satire

Pour saluer le quatrième centenaire des Tragiques

À François Boddaert

« Il a mangé avec toi ce qui se trouve en abondance dans la pauvre maison de ta misère. Il a bu ici le vin aigre, il a bu ici le fiel, voilà ce qu'il a trouvé dans ta pauvre maison ; mais en retour il t'a invité à sa grande table du ciel. » (Saint Augustin, Sermon 231)

*

Été 1620. Et que peut bien lui faire, à ce cavalier qui fuit pour jamais le royaume, la haine du pape et de la reine mère ? Rien ne satisfait tant son humeur batailleuse que la colère impuissante de ses ennemis. Le 2 juin, son *Histoire universelle* a été condamnée à être brûlée devant le Collège royal comme « *livre meschant, pernicieux, et remply d'abominables et calomnieuses impostures contre l'honneur deub à la mémoire des deffunts Rois, Reines, Princes et autres...* » Les juges du Châtelet ne s'y étaient pas trompés. Dès la préface, le lecteur est saisi aux cheveux et l'auteur l'oblige à voir l'époque dans toute sa vérité : « *Un temps calamiteux, plein d'ambitieux desseins, de fidélités et infidélités remarquables, de prudences et témérités, de succès heureux ou malheureux, de vertus relevées et d'infâmes lâchetés, de mutations tant espérées.* » Les cendres sont encore tièdes. Mais c'est lui, Théodore, qui, quatre ans auparavant, avait allumé le premier feu, qui ne s'éteindrait pas de si tôt celui-là. Aucun poète français n'avait encore osé tremper sa plume dans ces flammes-là.

*

Les bûchers sont maintenant éteints, les cendres dispersées par le vent. Les victimes des guerres et des massacres roulent dans le fleuve, pendent aux arbres, sont jetées aux charniers. Les martyrs sont désormais glorieux — et silencieux. Tout se tait sur la terre, puisqu'il faut compter pour rien les cris de haine des vainqueurs. La parole du poète peut s'élever enfin. Quatre vers retentissent, quatre vers s'élancent, tels les Cavaliers de l'Apocalypse, pour annoncer la fin d'un ordre qu'on croyait immuable.

*Puisqu'il faut s'attaquer aux légions de Rome,
Aux monstres d'Italie, il faudra faire comme
Hannibal, qui par feux d'aigre humeur arrosés
Se fendit un passage aux Alpes embrasés.*

Une déclaration de guerre qui est aussi une mise en garde pour le lecteur. Agrippa d'Aubigné ne souhaite pas, comme le fera bien plus tard Lautréamont, un lecteur « *féroce comme ce qu'il lit* ». Il l'avertit simplement, avec la courtoisie d'un combattant loyal, de la causticité de ses vers. Je dis *loyal* et il faut y insister. Agrippa d'Aubigné en

donne d'emblée la preuve dans son adresse « Aux lecteurs », où il dit une fois encore son affectueuse admiration pour « *le bonhomme Ronsard, lequel il estimait par-dessus son siècle en sa profession* ». Affirmer sa soumission au magistère du très catholique auteur des *Hymnes* et des *Discours*, plus de trente ans après la mort du maître, cela révèle une noblesse, une grandeur qui n'ont d'égales chez d'Aubigné que son acharnement dans la lutte.

Les controverses religieuses et politiques avaient donné lieu depuis un siècle à un déferlement de pamphlets, textes pour la plupart sans intérêt littéraire, d'une prose vulgaire, parfois basse, maniée par des auteurs aux motivations douteuses. À ces discours tout entiers plongés dans la fange des idéologies constituées, Agrippa d'Aubigné oppose un maniement subtil, raffiné, délicat, de la langue. Il exalte la victime et pourfend le bourreau. Au bouclier de l'épopée, il joindra le glaive de la satire.

*

1616. Depuis six ans déjà, Marie de Médicis règne sans partage. Elle mène une politique doublement ultramontaine : pro-italienne et pro-espagnole. L'insolent Maréchal d'Ancre, Concino Concini, si admirablement dépeint par Vigny, est tout-puissant. On vient (le 21 novembre 1615 à Bordeaux) de célébrer les noces du jeune Louis, qui a 14 ans, et d'Anne d'Autriche, infante d'Espagne, qui a le même âge. Pour interdire toute possibilité d'annulation, on oblige les époux à consommer devant témoins le mariage. Pour la cause protestante, la partie est jouée — et perdue — quand Agrippa d'Aubigné, près de quarante ans après en avoir dicté les premiers vers, publie enfin *les Tragiques*. Le premier grand poème satirique de la littérature française est l'œuvre d'un vaincu.

*

« *Satura tota nostra est* » : « *La satire nous appartient tout entière* ». Quintilien, dans son *Institution oratoire* (X, 1, § 93) l'avait affirmé non sans quelque raison. La satire, dès son origine, est romaine. Avec ses caractéristiques fondamentales : humour, ton familier, enseignement moral. Il s'agira donc pour Agrippa d'Aubigné de dérober à la Rome nouvelle ce « *vinaigre italique* » dont parlait Horace. Théodore le Punique, nouvel Hannibal, utilisera contre Rome le breuvage corrosif dont elle s'était fait une spécialité.

*

15 août 1572. Dès l'aube, la chaleur est oppressante. Cet orage qu'on espère depuis des jours, il ne se décide pas à éclater. En ce jour de l'Assomption, le sieur d'Aubigné est témoin lors d'un de ces innombrables duels dans lesquels s'entretuent avec tant de hargne les fils de France. L'affaire est tout juste engagée quand surgissent les hommes de la police royale. Théodore tourne l'épée contre eux, trop heureux d'en découdre, et blesse l'un des sergents. Il doit s'enfuir de Paris et échappe ainsi, du fait du hasard (il aurait dit de la Providence), au massacre qui se prépare.

*

Perdez-vous dans les ruelles tortueuses de la vieille ville. Quel que soit le chemin que vous emprunterez, il vous suffira de monter toujours pour trouver finalement la

cathédrale Saint-Pierre. Si vous séjournez sur les bords du Léman, ne manquez pas le pèlerinage au tombeau du poète. Une fois passé le curieux et beau portique néo-classique, entrez par la gauche. Vous traversez la nef jusqu'à la chaise de Calvin, juste avant le transept. Vous passez ensuite devant le chœur et parcourez la nef en sens inverse, sans un regard pour le superbe orgue moderne. Vos yeux se fixent bien plutôt sur cette sculpture de pierre noire qui se détache du mur gris clair : le « *Monument élevé à la mémoire du Général Agrippa d'Aubigné, mort à Genève en 1630* ». Derrière le mur s'élève une haute chapelle, bâtie dans les toutes premières années du quinzième siècle à l'instigation du cardinal Jean de Brogny, afin d'abriter sa sépulture. Aucun voisinage posthume n'aurait pu plaire davantage à Théodore (qui l'a peut-être d'ailleurs demandé lui-même) que celui de cette chapelle dédiée à la mémoire des frères Macchabées, qui menèrent la lutte contre les souverains Séleucides pour obtenir la liberté religieuse et politique du peuple de Dieu.

Le monument lui-même est à la fois sobre et somptueux. Deux petites colonnes encadrent une longue épitaphe latine, qui évoque la mémoire de « *Theodorus Agrippa Albineus* », mort octogénaire (il avait en fait 78 ans) à Genève en l'an 1630. Et ce nom qui dit la blancheur se détache en lettres d'or de la pierre noire. Le tout est surmonté d'un fronton entrecoupé au milieu duquel resplendissent, en jaune et rouge, les armes des d'Aubigné, avec leur lion armé, lampassé et couronné d'or. Le jaune et le rouge, l'or et le sang, voisinent et se mêlent ici. Comme voisinaient, et s'opposaient, et se mêlaient, les manteaux jaunes des gardes du roi de Navarre et « *l'estendart cramoisi* » des troupes catholiques. Quant à la pierre, d'un noir profond, dont on a fait ce monument, je n'ai jamais pu m'empêcher de croire qu'elle était un vestige de ces roches alpestres qu'évoquent les quatre premiers vers des *Tragiques*. Et l'on songe à Michel-Ange qui, dans son sonnet XIII, parlait déjà d'une figure qui se dégage « *in pietra alpestre e dura* », d'une pierre alpestre et dure.

*

Un peu plus tôt lors de cette même année 1572, Théodore était tombé éperdument amoureux de la chaste Diane Salviati, nièce de cette Cassandre qu'avait aimée Ronsard. Il s'emploiera désormais, pour le reste de sa vie, il en est sûr, à chanter sa bien-aimée, à l'imitation de son maître, en toute déférence :

*Je ne veux à l'envi, pour sa nièce entreprendre,
D'en rechanter autant comme tu as chanté,
Mais je veux comparer à beauté la beauté,
Et mes feux à tes feux et ma cendre à ta cendre.*

Déjà le feu et déjà la cendre ! Du fait de la différence de religion, les fiançailles sont rompues.

*

L'évêque de Mayence prétendait posséder une flamme du Buisson ardent. Ce n'est certes pas à la chaleur de cette douteuse relique qu'Agrippa d'Aubigné, ce fils de l'Ancien Testament, ira chercher les semences du feu dont il embrase ses vers. Ni même au feu élémentaire que, dans ce siècle magicien, les alchimistes évoquaient en des formules obscures : « *Du noir de la cendre à l'or de l'aurore, il n'y a qu'un pas.* »

Ce feu dont brûle le poète, il l'avoue lui-même dès la première phrase de son adresse aux lecteurs, c'est celui que le Titan déroba aux Immortels pour l'offrir aux hommes : « *Voici le larron Prométhée, qui, au lieu de grâce, demande gré de son crime, et pense vous pouvoir justement faire présent de ce qui n'est pas à lui, comme ayant dérobé pour vous ce que son maître vous dérobait, à soi-même, et qui plus est, ce feu que j'ai volé mourait sans air ; c'était un flambeau sous le muid, mon charitable péché l'a mis en évidence : je dis charitable à vous et à son auteur.* » Le secret de cette évocation de Prométhée, ne réside-t-il pas dans le prénom même du poète, Théodore, qui semble le prédestiner à être lui-même ce feu divin offert aux hommes ? Toujours est-il que ce flambeau dérobé, il devait se trouver dans la suite des temps d'autres poètes pour s'en saisir et se brûler au même feu : Boileau, Voltaire, le vieil Hugo, le jeune Rimbaud, d'autres encore.

*

Mars 1560. Le camp des vaincus, Théodore l'a rejoint dès l'année de ses 8 ans, par la volonté de son père. La conjuration d'Amboise, qui visait à soustraire le jeune François II à la tutelle des Guises, a échoué lamentablement. Trahi, Jean du Barry, le chef des conspirateurs, est mis à mort, son corps coupé en cinq morceaux. La répression, violente, fait au moins 1200 morts, pendus aux balustrades du château, noyés dans la Loire ou massacrés par la foule. Les têtes des principaux chefs sont fichées aux créneaux. Jean d'Aubigné, qui était lié d'amitié avec certains d'entre eux, conduit son fils sous les murailles et déclare à l'enfant : « *Ces chefs pleins d'honneur, si tu ne consacres pas toute ta vie à les venger, tu seras maudit par ton père.* »

*

Agrippa d'Aubigné est le poète par excellence dans la mesure où sa poésie est révolte, refus du monde tel qu'il s'en va. Dans la satire comme dans l'épopée, il oppose les mots aux maux. Et s'il semble presque s'excuser envers son lecteur de l'aigreur de son chant, c'est qu'il sait qu'il peut lui arriver de s'abandonner parfois à la haine. Et si la colère peut être sainte, la haine est toujours basse. Ce qui le sauve, c'est précisément le choix de la satire. Le satiriste, loin de se complaire dans la description des bassesses et des vilénies des hommes, est quelqu'un qui ne se résigne pas au désordre établi. S'il critique, c'est toujours au nom de valeurs (politiques, religieuses, morales). C'est là son mérite et ce qu'on osera qualifier d'un nom démonétisé : sa *vertu*.

*

1558. Dès l'âge de 6 ans, Théodore sait lire, outre le français, le latin, le grec et l'hébreu. Ce guerrier, bien fils de son temps en cela, est aussi un érudit. Aussi le Ciel des bienheureux qu'il dépeint au dernier livre des *Tragiques* est-il un paradis pour savant :

*La pâle mort ne peut accourir cette vie,
Plus n'y a d'ignorance et plus de maladie.*

L'ignorance est la maladie de l'âme. C'est elle qui sera l'objet constant de sa colère. Comme ceux aussi qui ont intérêt à la répandre et à l'entretenir.

*

« *Nous ne sommes pas nés seulement en possession de notre franchise, mais avec affectation de la défendre.* » Cette phrase de La Boétie, Agrippa d'Aubigné aurait pu la prendre pour devise tant on y retrouve l'homme tout entier, et le poète aussi bien. L'épée ou la plume à la main, il est l'homme de tous les périls, de toutes les audaces. Il ira donc jusqu'au bout, il l'affirme au Livre II :

*Mieux vaut à découvert montrer l'infection
Avec sa puanteur et sa punition.*

Car ne pas dénoncer l'injustice, c'est s'en rendre complice :

*Lorsqu'ils veulent au pauvre et au juste méfaire
Vous êtes compagnons du méfait pour vous taire.*

*

8 février 1552. Catherine de L'Estang meurt en donnant la vie à Théodore.

*

« *En d'Aubigné, l'histoire c'est l'éloquence, c'est la poésie, la passion. La sainte fierté de la vertu, la tension d'une vie de combat, l'effort à chaque ligne, rendent ce grand écrivain intéressant au plus haut degré, quoique pénible à lire ; le gentilhomme domine, et l'attention proluxe aux affaires militaires. Il est parfois bizarre, parfois sublime. Au total, nulle œuvre plus haute.* » (Jules Michelet, *Histoire de France*, tome XII).

« *Si jamais l'on pouvait en idée personnifier un siècle dans un individu, d'Aubigné serait, à lui seul, le type vivant, l'image abrégée du sien. Études, passions, vertus, croyances, préjugés, tournure d'esprit d'alors, il réunit tout à un éminent degré ; et il nous apparaît aujourd'hui comme l'une des plus expressives figures de cette race d'autrefois.* » (Sainte-Beuve, *Tableau historique et critique de la poésie française au XVI^e siècle*, p. 140).

*

9 mai 1630. Qui sont tous ces gens qui s'agitent autour de son lit ? Que lui veulent toutes ces ombres ? Ne peut-on le laisser enfin en paix ? Il est si loin déjà, et toutes ces scènes qui défilent dans sa tête... C'est la dernière maladie de Théodore, c'est son dernier combat. L'agonie a commencé, qui emportera bientôt le vieux guerrier. Est-ce délire ou ultime défi lancé à la mort ? Sur son lit de douleur, Agrippa d'Aubigné chantonne, rapporte sa seconde épouse, le psaume 118 de Marot. Celui-là même que les soldats d'Henri de Navarre avaient entonné 43 ans plus tôt avant la bataille de Coutras, durant laquelle ils avaient remporté une victoire éclatante sur l'armée du roi de France :

*La voici l'heureuse journée
Que Dieu a faite à plein désir...*

Karim Haouadeg, né en 1971, est critique dramatique et historien du théâtre. Il tient la chronique théâtrale des revues *Europe* et *Secousse*.